



C'était par les Avents de l'année 1864, l'hiver était doux et un soleil pâle miroitait sur le canal. Les arbres, aux branches dénudées, se penchaient doucement sur les eaux endormies.

Marie-Hyacinthe, accoudée au grand pont qui menait de Bazouges à Hédé, ne se lassait pas d'admirer ce beau paysage où se seraient onze écluses dont les chutes troublaient de leur bruit de tonnerre le silence de la campagne.

Elle fit quelques pas sur la berge pour retourner à la "maison d'écluse" que tenaient ses parents. C'était une belle demeure en pierre du pays, aux fenêtres largement ouvertes sur la campagne environnante. Bâtie sous le premier Empire, elle avait grand air, entourée de son magnifique jardin, clos par une haie d'épine. Un portillon de bois en défendait l'entrée.

D'un geste vif, Marie-Hyacinthe poussa la petite porte, traversa un bout de jardin ombragé de roseaux et pénétra dans la maison dont la porte était restée ouverte selon la coutume de nos campagnes.

Ces belles "maisons d'écluse" possédaient toutes une entrée, où la jeune fille laissa ses sabots. A gauche se trouvait la cuisine, à droite une chambre aux volets toujours clos. Au fond, l'escalier qui menait le plus souvent au grenier. Celui-ci conduisit Marie-Hyacinthe à sa chambre. Elle aimait cette vaste pièce que son père, très habile menuisier, lui avait aménagée. Le lit "bateau", à la mode du jour, était couronné par un ciel de lit d'où retombaient des rideaux gris à fleurs rouges. Le couvre-lit, assorti aux rideaux, était gonflé par un énorme édredon. Une armoire à glace, achetée à Rennes, et une "toilette" à dessus de marbre complétaient l'ameublement avec deux chaises et une table de cerisier.

Marie-Hyacinthe retira son gros châle de laine, et après avoir attisé le feu de bois, se mit en devoir de terminer la broderie de sa coiffe, une catiole de tulle où les églantines et les feuilles d'acanthentrelacées formaient d'harmonieuses guirlandes. Le point de "rose" et le point de "france" n'avaient plus de secret pour elle. Malgré les remontrances de son recteur (qui blâmait la coquetterie des filles, même en chaire), elle avait confectionné pour sa mère et pour elle les plus jolies coiffes du pays. Elle aimait en changer chaque dimanche, car elle savait, la coquette, que ces grandes ailes blanches mettaient en relief sa beauté de brune aux yeux bleus et je vous prie de croire, qu'à la sortie de la messe, ce n'était pas seulement pour donner deux sous au mendiant que les gars se pressaient à la grand'porte. Cette coiffe, à coup sûr, serait plus belle que les autres, et en se dépêchant un peu, elle serait terminée pour la Noël.

Il y avait bien deux heures que la jeune fille travaillait tout en laissant vagabonder son imagination. De temps en temps elle posait son travail sur ses genoux. Malgré les soupirs qui semblaient sortir du fond de son âme, c'est avec un calme parfait qu'elle accomplissait les gestes si précis et si simples de la brodeuse. Négligeant ses ciseaux, elle coupait le fil ténu avec ses dents, puis, le mouillant de salive, elle enfilait son aiguille.

La jeune fille s'efforçait d'être toujours maîtresse d'elle-même malgré l'angoisse qui ne la quittait guère depuis que certaine péniche ne demandait plus le passage...

Les jours sont courts en décembre; n'y voyant plus pour broder, Marie-Hyacinthe descendit à la cuisine. Elle ouvrit la porte et aussitôt un délicieux parfum vint caresser son odorat. Notre brodeuse était gourmande et ces effluves qui montaient vers elle la réconfortèrent mieux que des paroles. Sa mère la bonne Maltide (1), à genoux devant son foyer, confectionnait des galettes de blé noir... On attendait pour le lendemain le passage de plusieurs péniches venant de Saint-Malo, et elle savait que les mariniers, qui étaient de ses amis, auraient du plaisir à les déguster avec des saucisses et du lard qu'elle ferait griller sur la braise. Il fallait la voir, Maltide, devant son grand foyer! Faire la galette était pour elle un rite des plus sacrés et il ne fallait pas venir dans ses "cotillons" lorsqu'elle préparait son feu ou bien sa pâte. Du bois humide ou mal coupé faisait tout manquer. Ses voisines aimaient venir à l'écluse à ce moment et c'était alors à qui donnerait son avis.

"Comment, Maltide, tu mets un oeuf dans ta pâte? Ma (moi) j'en mets point et mes galettes sont aussi bonnes que les tiennes"

- "Ma, disait une autre, je mets plus d'iau, pour que ma pâte fasse des trous! C'est si bon quand le beurre érusse au travé!"

- "Tais-ta donc, répondait Maltide, avec sa belle humeur, si ta galette a des trous, c'est que ta pâte est neyée!"

Et tout l'assemblée "se donnait ben du jeu" en sirotant maintes bolées de ce "cit pec" (2) particulier à la région.

... et Maltide, après avoir rassemblé les braises rougeoyantes sous sa grande galettière posée sur un trépied non moins grand, prenait un gros tampon de toile trempé dans un mélange connu d'elle seule, et la graissait à grands tours de bras...

Marie-Hyacinthe connaissait d'avance tous les gestes que sa mère allait accomplir. Elle savait également que les commères étaient venues pour se faire régaler. Elle alla donc au cellier quérir une "moche" de beurre ribottée du matin, car les éclusiers avaient trois vaches qui paissaient tranquillement à longueur d'années sur les bords du canal.

Comme toutes ces femmes étaient heureuses de manger ici à leur contentement! Les langues marchaient, marchaient, comme des "battoués" de lavandières. C'est qu'à cette époque l'on n'était point riche, dame! Il fallait peiner "dus" pour nourrir sa famille. Tant que durait le jour, si le temps le permettait, les femmes travaillaient dehors autant que les hommes, et le soir, après avoir effectué tous les travaux du ménage et trempé la soupe au "patron" et aux domestiques (s'il y en avait) il fallait encore filer le lin et le chanvre qui serviraient à confec-

(1) pour: Mathilde

(2) "cidre sec"

tionner le trousseau des filles après avoir été porté au tisserand de Gévezé. Le plus souvent dans les petites fermes, on filait pour les "marchands" du bourg ou de la ville, car en ce temps là, il y avait Hédé un marché du fil bien achalandé.

Quand chacune fut retournée chez soi, la jeune fille nettoya la table où avait "dégoutté" le bon beurre, car à cette époque, les galettes se mangeaient "à la main" et comme le disait si bien mon amie Péronnelle Mazette (de Vézin le Coquet, près de Rennes) "pour ben manger la galette faut que l'beurre erusse tout au long de la goule".

Maltide devant les terminer pour le lendemain, la jeune fille alla donc rejoindre son père à l'écluse dont il vérifiait le bon fonctionnement. Elles étaient longues à franchir ces onze belles écluses et il ne fallait pas que les mariniers perdissent leur temps; eux aussi devaient passer Noël en famille.

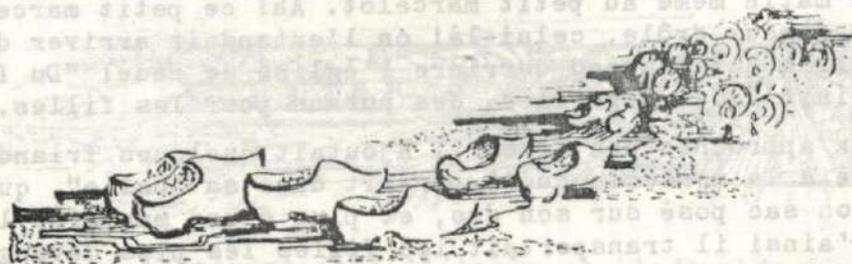
La nuit était tombée, le père Thébaut terminait son travail à la lueur d'une lanterne; sans bruit, Marie-Hyacinthe s'approcha et mit un baiser sur la joue mal rasée; peu lui importait, car elle aimait son père tendrement. En riant, elle fit mine de tourner la manivelle qui, le lendemain, ouvrirait les vannes. On attendait la "Bretagne", "l'Horizon" et la "Marie-Ange" qui ramèneraient à Rennes des pierres de Saint-Germain. Le père et la fille reprirent le chemin de la maison tout en "devisant" et en se demandant si d'autres péniches s'arrêteraient dans le bief.

- "Croyez-vous, le père, que la "Zéphire" passera ? Veïci ben du temps que je ne l'avons vue, soupira la jeune fille. Depeis que le grand Louis a "tiré au sort", la péniche n'est point revenue... et si l'Empereur l'avait envoyé au Mexique, qui me l'aurait conté ?"

Le père Thébaut n'avait pas la parole facile, mais il chérissait sa fille; il lui prit doucement le bras et ils marchèrent tous deux, lentement, le long du halage, jusqu'au pont où le bruit des chutes couvrit la tristesse de leurs coeurs.

Il y avait plusieurs années que Marie-Hyacinthe attendait le grand Louis. Malgré sa peine, elle s'efforçait de rester aimable avec tous et, comme nous l'avons vu, n'avait pas renoncé à la coquetterie. "Sait-on jamais, se disait-elle, il pourrait ben arriver sans préveni!"

Ayant traversé le canal, le père et la fille, tout en s'entretenant du jeune marinier, se dirigèrent vers la seigerie, qui était une des autres écluses. Le chemin de halage, en ces lieux romantiques, est profondément creusé en un vallon très doux. Les grands arbres semblent vouloir se rejoindre au-dessus de l'eau verte sur laquelle les dernières feuilles voguent...



- "Tiens!, dit le père, écoute, Marie-Hyacinthe, ... les chantous de Noa!"

En effet, le vent apporta les premières paroles du vieux Noël que le père Thébaut avait "huché ben des fas" dans son jeune temps:

- "D'où viens tu bergère, d'où viens tu ?"
Tout en chantant, les "gars de Hédé" s'approchaient et leurs lanternes allumées semblaient, dans la nuit, se balancer seules dans les arbres.

Malgré eux, Marie-Hyacinthe et son père étaient impressionnés par cette vision. Comme tous les bretons d'alors, ils vivaient retranchés du monde et ces coutumes ancestrales, si poétiques, baignaient leur âme candide d'irréel, de mystère et de faux-semblant. De l'autre côté de la rive, on entendait le rire clair des filles de Bazouges et leurs coiffes blanches, un peu dérangées comme il se doit, étaient pareilles à des feux-follets dansants:

- "Je viens de la crèche
vouër l'enfant Jésus
Sur la paille fraîche
il est étendu!"

Ce couplet, il faut l'avouer, rompit un peu le charme. Les voix aigrettes des filles qui se poussaient sournoisement et riaient de même, n'incitaient pas les gars à la piété, ah! dame, nenna! et, devant ce mauvais exemple, ils se jetèrent sur la passerelle de l'écluse en courant, au risque de choir dans l'eau bouillonnante de la chute. C'est au milieu de cette folle gaité que Thébaut et sa fille revinrent à "La Madeleine".

Le village où se tenait la maison d'écluse portait ce nom en souvenir d'une léproserie dont on voit encore la chapelle dans la cour d'une ferme au bord de la route de Combourg.

La bonne Maltide, prévenue de l'arrivée des "chantous" par leurs cris, alla quérir au cellier de grands pichets de cidre et décrocha du vaisselier les bolées cerclées de rouge. Il est inutile de dire avec quelle joie gars et filles lampèrent le "dreit-en-goût" de la famille Thébaut.

Comme ils s'en retournaient chez eux, ainsi que l'avait commandé le recteur de Bazouges ("gare à vous les filles, si vous ne m'oyez point!) les gars à gauche, les filles à droite, ils furent bousculés par les enfants du village, munis de paniers et de petites chandelles allumées, qui hurlaient à tue-tête:

- " Chantons Noël
pour une pomme
pour une peire (poire)
pour un p'tit coup d'cid'
à beire!" (boire)

Telle une volée de moineaux, les enfants s'engouffrèrent dans la cuisine où ils eurent droit à un flip bien chaud, des sous de bronze et des bonbons que Marie-Cinthe avait achetés le matin même au petit marcelot. Ah! ce petit marcelot! c'était un fameux drôle, celui-là! on l'entendait arriver depuis le raidillon qui descend derrière l'église de Hédé: "Du fil!, qu'il criait.. des aiguilles, des rubans pour les filles... en pacotille!

Aux approches des fêtes il ajoutait quelques friandises bon marché à la mercerie qu'il portait dans sa "balle", qui était un gros sac posé sur son dos, et plus d'une mauvaise langue disait qu'ainsi il transportait les filles les plus dévergondées du pays! Il savait toutes les nouvelles et Marie-Cinthe l'avait longtemps questionné sur la "Zéphire" et sur le grand Louis, mais le marcelot ne savait rien.



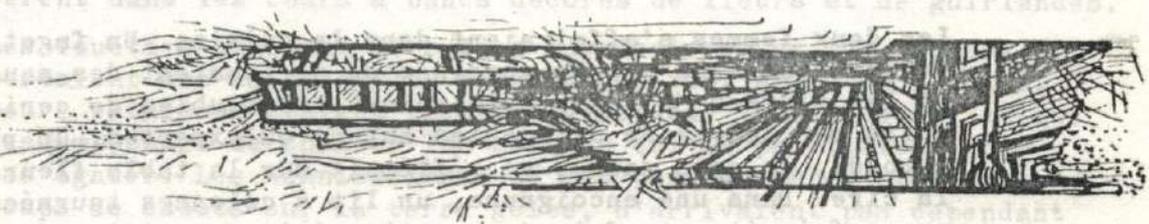
- " Vra, marcelot, tu n'crais ren du grand Louis?"

- " Ren, Marie-Cinthe, j'ai ren ouï dire, vra de vra! mais, écoute ma ben, ma fill': le soir de Noa, on dit qu'dans les étables, les boeufs et les vaches caosent entre tertous (entre eux) et la "sienne" qui peut aller les ouïr pendant les douze cours de menet (minuit), peut apprendre ben des choses; mais il faut ava le coeur pur, comme ta, Marie-Cinthe! ma, j'les ai entendus dans mon jeune temps, mais je m'seis mal conduit et ils ne coaseront plus jamais pour ma! tu vois, le marcelot traîne de villaige en villaige, buvant un coup, troussant les filles et pour lui, il ne reste plus qu'à attendre les chiens noirs ou les chèvres blanches qui s'en vont en fumée quand on les apperche. Va, Marie-Cinthe, va dans l'étable demain au sâ, et tu sauras tout sur le sort de ton Louis."

Le père et la mère Thébaut s'apprêtaient pour la messe de minuit. Marie-Hyacinthe, prétextant un mal de gorge, décida donc de rester à la maison. Déjà, elle avait posé sur la braise une petite casserole de cuivre à long manche contenant du flip très fort pour se "recaopi' " un brin, car si elle voulait entendre parler les animaux, il lui faudrait aller assez loin de chez elle pour trouver une grande ferme.

Ses parents étaient en grande toilette. Maltide en catiole brodée et empesée avait mis par dessus sa robe de berlingue, une grande cape qui lui tiendrait chaud. Son mari s'était paré de son beau gilet gris doublé de bleu et garni d'une double rangée de boutons. Sa vestecourte, qu'on appelait à l'époque un "touron" était couleur de châtaigne mûre et son petit chapeau était de ton assorti. Comme il craignait pour ses "rusmatiques" le froid de la petite église, il recouvrit ses épaules de la grande peau de bique dont il se vêtait quand il était berger. Ils ne goûtèrent pas au flip car, étant très pieux, ils voulaient communier. Ils chaussèrent alors leurs meilleurs sabots et se munissant d'une torche de résine, s'enfoncèrent dans la nuit.

Marie-Cinthe courait pieds nus sur le mauvais chemin qui descendait à la ferme, non loin de l'étang. Malgré l'heure tardive, elle n'avait pas peur; elle ne rencontrerait personne car tous, valets, servantes étaient à la messe; les uns à Bazouges, les autres à Hédé, plus proche. La nuit était douce et les étoiles scintillaient; elle avait chaud et ôta son grand châle qui l'embarrassait. Un chien aboya dans le silence... elle était arrivée.



Elle entra lentement dans l'étable et l'odeur de la paille la réconforta; elle connaissait les vaches, chacune par son nom, elle les caressa, leur parla et les boeufs, d'ordinaire si indifférents, avancèrent leur tête vers ses petites mains. La jument Cocotte hennit de plaisir et accepta joyeusement le sucre que la jeune fille tira de la poche de son jupon rouge. Même Satan,

le vieux bouc branlades "cônes" et de la barbiche en signe de bienvenue.

Au fond de l'étable, la lucarne s'ouvrait sur la nuit et Marie-Cinthe s'en approcha. La sérénité de la campagne silencieuse la rendait moins lasse et c'est avec joie qu'elle respira les parfums de la nuit que la brise lui apportait. Au loin une effraie poussa son cri et la jeune fille tressaillit. Elle avait cru entendre son nom. Le coeur battant, elle prêta l'oreille. C'est alors que le premier coup de minuit tinta.

Le gros boeuf meugla doucement: Marie-Cinthe... Marie-Cinthe...
La vache "gare" souffla tout bas: écoute-ma!.. écoute-ma!..
La jument Cocotte hennit à son tour: il reviendra..il reviendra!
Un veau geignit: ne pleure point... ne pleure point! jusqu'à
la petite poule blanche qui gloussait: espère!... espère!
Quand le douzième coup de minuit expira dans le ciel, les animaux se turent. Marie-Cinthe heureuse, pensait qu'il ferait bon se reposer dans l'étable chaude et douce avant de retourner à la Madeleine. Elle s'allongea donc dans la paille en souriant et laissa son esprit poursuivre une péniche nommée "Zéphire".

Quand elle se sentit complètement reposée, elle reprit le chemin qui menait à l'écluse. Elle prenait tout son temps car les trois messes étaient longues et ses parents devaient ensuite aller manger un "morceau" à la Seigerie. C'est donc à pas lents qu'elle longeait le grand étang qui renferme en ses eaux sombres l'ancien bourg de Bazouges. Son imagination aidant, elle croyait voir à travers elles l'ancien village englouti. En se penchant un peu elle pourrait peut-être voir l'église où se marièrent jadis ses grands-parents, peut-être même entendrait elle ses cloches? Tant de miracles se font pendant la nuit de Noël! Combien de fois avait elle entendu cette histoire? En pensée elle revoyait tous ces pauvres gens poussant les charrettes contenant leur mobilier et se relogeant tant bien que mal. Ils gardèrent, d'ailleurs, longtemps rancune aux constructeurs du canal, lorsqu'ils firent de leur petit village, ce grand lac artificiel si beau encore aujourd'hui! comme elle aimait ses ombrages! elle se rappelait en souriant que les paysans d'autrefois racontaient que pour punir les ouvriers et les soldats de Napoléon qui prenaient part aux travaux, la divine Providence, pour une fois vengeresse, faisait s'écrouler les berges à mesure qu'elles étaient dressées. Ce ne fut que lorsqu'on sema des graines de foin apportées de Hédé qu'elles se solidifièrent.

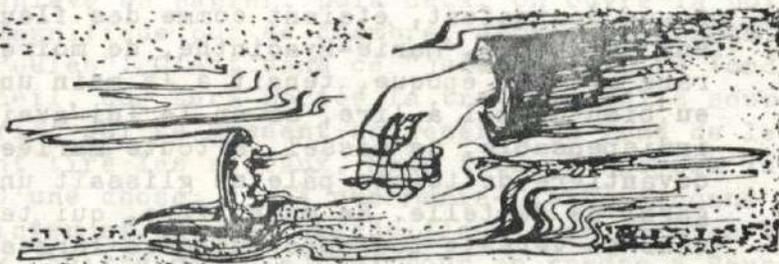
Tout en songeant à ces choses défuntes, elle avait parcouru son chemin et elle arriva chez elle bien avant ses parents.

+++++

Les deux femmes s'affairaient dans la cuisine. Un fagot avait été jeté dans la grande cheminée où se fumaient des saucisses, et les flammes joyeuses éclairaient les meubles de cerisier, polis par des mains diligentes autant qu'expertes. Un pichet rebondi, en grès jaune, se reflétait sur la table fleurant bon la cire. Dans une encoignure, un lit à colonnes tournées, comme on en faisait autrefois dans cette région, mettait une note de prospérité et de distinction; la serge verte de son lambrequin et du couvre-pieds assorti riait de toutes ses fleurs dorées à un édredon du même ton d'où émergeait la queue noire du chat. Dans cet intérieur plus bourgeois que paysan régnait une atmosphère chaude et accueillante.

Marie-Cinthe, soudain, sursauta. Au loin, la sirène demanda le passage d'une péniche. Toujours maîtresse de son cœur, elle continua ses occupations qui consistaient à tourner la "broche" sur laquelle rôtissait une volaille, et à surveiller le café qui "passait" doucement.

Quelques minutes après, laissant au père Thébaut le soin d'amarrer le bateau, le grand Louis sauta sur la berge. La jeune fille alla à sa rencontre comme si elle l'avait quitté la veille. La main dans la main ils entrèrent dans la maison.



Maltidé ne fut pas surprise, ou du moins, ne le montra pas. A cette époque, les paysans n'étaient pas expansifs, et ils avaient peu de mots à leur disposition. Notre parler gallo portant si méprisé, savait dire en termes savoureux et rares ce que le français d'aujourd'hui ne saurait exprimer. Il faut rappeler aussi que pour nos éclusiers, le geste, souvent, remplaçait la parole et que le "dame oui" ou le "ma fa, vère!" ainsi que le "pari, mon gars" voulaient dire beaucoup de choses selon la force et l'accent avec lesquels ils étaient prononcés. Le fait de se gratter la tête ou de se taper sur la cuisse pour ponctuer ces paroles, indiquaient des états d'âme très divers. On est d'ailleurs souvent étonné, lorsqu'on écoute parler les gens de la campagne (ceux qui sont bavards, assurément!) de la richesse de ces mots si proches de la langue de Rabelais et de Noël du Fail (1).

La nocé eut lieu avant le carême...

Pour une belle nocé, ce fut une belle nocé!

Monté sur le gros cheval blanc qui d'ordinaire traînait sa péniche, le grand Louis avait fière allure, vraiment!

C'est au galop qu'il arriva à la maison d'écluse chercher sa "promise" qu'on assit à grand peine derrière lui, sur un oreiller brodé; c'est encore au galop qu'il lui fit faire le tour du village. Les invités, sur leur "trente et un" arrivaient de toutes parts et c'est en riant et en chantant qu'ils s'entassèrent dans les chars à bancs décorés de fleurs et de guirlandes.

Les fouets s'ornaient de rubans multicolores et les chevaux portaient des cocardes qui volaient au vent aigre de février. Leurs crinières étaient tressées ainsi que leurs queues, ce qui les empêchait de chasser les mouches qui en profitaient pour les agacer. Les hennissements de ces pauvres bêtes et leurs coups de sabots sur la terre gelée, n'arrivaient pas cependant

(1) Noël du Fail, né à Pleumeleuc au XV. siècle, surnommé le Rabelais breton.

à couvrir les voix aiguës des demoiselles d'honneur qui se disputaient un bouquet de fausses fleurs.

Comme il y a une petite lieue depuis la Madeleine jusqu'au bourg, le sonneur de vielle et le violonneux trouvèrent place dans une voiture. Il était convenu que toute la noce descendrait en vue du bourg afin de former le cortège. Jamais on n'avait vu plus belle et plus riche assemblée.

A cette époque le costume noir, dont nous nous souvenons encore, n'existait pas. Les jupes amples des femmes où le bleu et le rouge dominaient, étaient comme des fleurs des champs posées sur le chemin. Marie-Hyacinthe, de moire blanche vêtue, chose rare à cette époque, tenait à la main un missel qu'elle aurait eu bien du mal à lire, si on le lui avait demandé, mais il était indispensable, ce missel, à toute mariée élégante! Dans sa devantière de teinte pâle se glissait un "bouquet d'oranger" garni de dentelle. Sa main libre, qui tenait un petit mouchoir (car on versait toujours quelques larmes) était posée sur le bras de son père, qui s'était coiffé d'un "tuyau de poêle"; et c'est au son du "serpent" dans lequel soufflait un bedeau asthmatique que le cortège fit son entrée dans la petite église, les sonneux étant restés près de la porte.



La cérémonie fut courte comme de juste; Monsieur le Recteur connaissait ses ouailles! Il savait que dès le Gloria, les gars et les filles auraient des "fourmis" dans les jambes; il pensait aussi (ne lui en voulons pas!) au bon fricot qui suivrait les nombreuses stations où l'on mangerait la "beurrée" avant le grand repas: autant de cafés, autant d'arrêts; autant d'arrêts, autant de beurrées; autant de beurrées, autant de bolées; autant de bolées, autant de danses! que de Guedennes et de Litras furent sautées ce matin-là!

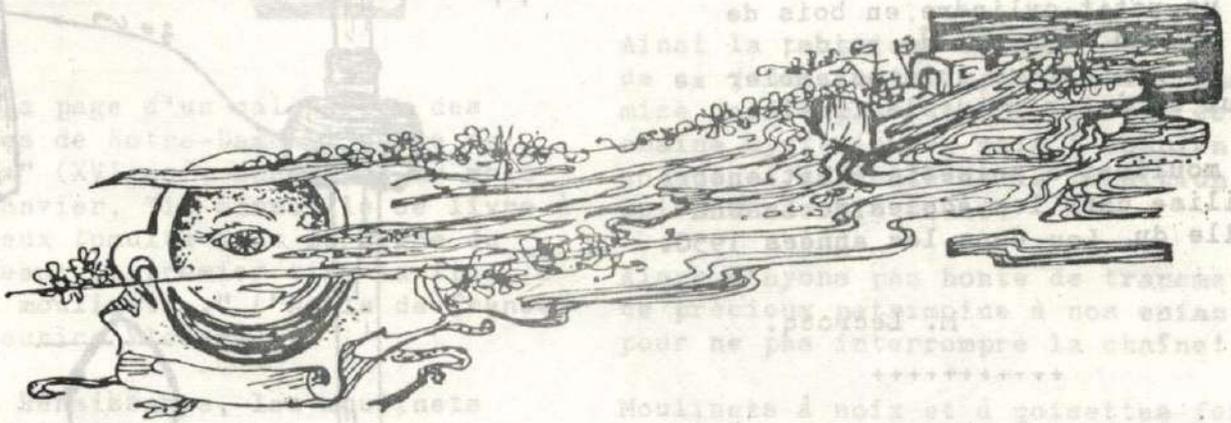
Les "Avant-deux" et même les "Avant-quatre" nouvellement mis à la mode étaient fort discutés par les "anciens", qui affirmaient que "ça ne durerait point!" Hélas! ces Avant-deux, sans caractère, devaient faire oublier tous nos beaux passe-pied et autres trihory! ils exercèrent leurs ravages jusqu'en 1930 au moins!

Pendant le repas qui dura jusqu'au soir, on put entendre l'oncle Mathau, la tante Perrine, le cousin Chinot et la grande Scholastique s'égosiller, les uns à la "haute", les autres à la "basse", dans le savoureux répertoire de circonstance. On dansa tard dans la nuit. Chacun vint à "menet" saluer la mariée et lui demander une "épille". En effet dans nos campagnes, les épingles de la mariée portent bonheur; elles sont distribuées par la "tailleuse" qui doit ôter de ses propres mains la petite couronne posée sur la coiffe en psalmodiant:

Où est-il donc son père
que son coeur aime tant?
Elle voudrait ben le vouër
à son découronnement.

Où est-elle donc sa mère
etc...
et ainsi de suite , jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'invités.

Où sont donc passés tous les "noçous"? Que complotent-ils? Quels sont ces conciliabules? Que déballe Fanchune, la demoiselle d'honneur? Tous les gars et les filles se bousculent pour voir. On enlève un papier, puis deux; on ouvre la boîte et on sort un magnifique pot de chambre, appelé chez nous familièrement "Jules"! C'est dans ce "jules", dont le fond est orné d'un oeil, que sera portée la traditionnelle soupe au lait aux mariés qui se mussent en général au fond de leur lit dont ils ont tiré les rideaux. Mais tous ces joyeux lurons n'ont oublié qu'une chose: c'est que Marie-Cinthe a donné son coeur à un marinier et que la péniche fleurie et décorée de petits drapeaux, quitte déjà le bief pour se rendre à Rennes; et c'est fort dépités qu'ils s'en retournent à la danse, salués par les éclats de rire du grand Louis.



Conte de Simone Morand

illustré par

Chantal Dislaire